

l'infâme maison. Au moment d'entrer, je vis assise, sur le degré de pierre qui la précédait, une figure de femme misérablement vêtue qui tendait la main comme pour me demander la charité. Surpris de son immobilité et de son silence, je me baissai pour la regarder de plus près; elle était endormie. Son tablier couvrait une partie de son visage; mais on en voyait assez pour deviner la jeunesse et la beauté. La pauvre enfant était venue là pour solliciter la générosité des joueurs; peu à peu, la fatigue et le froid l'avaient endormie; elle s'était laissée aller au sommeil en tendant machinalement la main.

A coup sûr j'étais pressé d'entrer et de commencer la grande partie qui devait décider de ma destinée; je m'arrêtai cependant ému, charmé de l'attitude et de la beauté de cette pauvre fille. La rue était sombre et un reverber lointain y jetait à peine quelque clarté; mais un mouvement qu'elle fit en dormant écarta son tablier de sa figure et me permit de l'examiner. Sur des tempes fines et d'une blancheur de marbre s'allongeaient en bandeaux réguliers des cheveux dont la couleur dorée semblait rayonner dans la nuit; les yeux étaient fermés, mais à la grandeur, à la pureté de leur ovale, on pouvait deviner qu'ils étaient charmants. L'aspect général des traits indiquait, il est vrai, les privations et la souffrance; mais cette expression douloureuse était combattue par la douce influence du sommeil, qui imprimait sur ces traits gracieux un contentement relatif et une passagère sécurité. Seize à dix-sept ans, tel était l'âge écrit sur le front de la jeune mendiante. Sa taille semblait petite, et ses vêtements délabrés, mais propres, gardaient peut-être les traces d'un passé plus heureux.

Le jeu n'avait pas encore fermé mon cœur à tous les sentiments honnêtes. Je sentis une larme dans mes yeux à la vue de cette beauté, de cette innocence et de ce malheur. Tout à coup l'enfant s'agita, je prêtai l'oreille: "Ma mère, pour ma mère," disait-elle en dormant. Je tirai une pièce d'or de ma poche et la mis dans sa petite main; puis je m'élançai dans la maison: bonne action, superstition de joueur, ce sera ce que vous voudrez.

DE RIBARS.

(la fin au prochain numéro)

## UNE TROUVAILLE.

Parmi nos souvenirs il en est un que j'aime souvent à évoquer, car il me rappelle quelques-unes des heures les plus joyeuses de mon enfance.

C'était en 1865.

Mon ami le citadin Philippe A..., un compagnon de collège, passait la vacance avec moi chez mon père à la campagne.

Nous étions de francs diables, et les habitants de mon village, durant cette vacance, ont eu bien souvent à souffrir de nos espiègleries.

Aussi, que de raclées nous avons reçues pour les tours que nous leur avons joués!

Mon père avait beau me punir et menacer mon ami de le renvoyer à ses parents, nous restions incorrigibles et impitoyables, et nous recommencions chaque jour nos escapades.

Un jour que nous étions allés faire la chasse dans un petit bois voisin, nous fûmes témoins d'une scène, plutôt nous prîmes une part très importante dans une scène qui nous donna bien du plaisir.

Il est vrai que ce plaisir nous coûta assez cher, comme vous verrez.

Nous avions battu en tous sens les halliers, en quête de quelque gibier plus ou moins imaginaire, et nous revenions au logis, harassés de fatigue, les pieds meurtris, les habits en lambeaux, et la gibecière creuse comme un discours de conseiller municipal.

La chaleur était accablante.

Au moment de sortir du fourré, sur l'avis de Philippe, nous nous assimes sur le tronc d'un arbre renversé, à l'ombre d'un grand pin ombreux.

Nous nous reposions depuis environ vingt minutes, quand, soudain, nous entendîmes des coups sourds et réguliers comme ceux que quelqu'un aurait faits dans la terre avec une pioche ou une pelle.

Bientôt nous distinguâmes une voix qui parlait de derrière des broussailles.

Guidés par cette voix, nous fîmes quelques pas, et nous aperçûmes sur le bord d'un ruisseau deux hommes occupés à creuser une excavation quelconque.

Pourquoi cette excavation?

Je soupçonnais un meurtre.

Philippe voyait une fosse destinée à recevoir la dépouille de quelque vieille rosse morte la veille.

En nous voyant approcher, les deux hommes laissèrent tomber leurs outils.

Nous étions intrigués, pour ne pas dire épatés.

Ils étaient, eux, dans un embarras visible.

Cet embarras confirmait mes soupçons.

Nous voulûmes les questionner, mais ils nous répondirent évasivement.

Voyant que nous ne pouvions leur arracher leur secret, nous fîmes mine de nous éloigner.

Quand nous fûmes à quelque distance, l'un d'eux nous jeta un cri et nous fit signe de la main pour nous rappeler.

Nous revînmes sur nos pas.

Craignant probablement que nous irions faire connaître aux villageois ce que nous avions vu, ils avaient résolu de nous confier leur secret et de s'assurer de notre discrétion moyennant une récompense.

—Vous voulez savoir pourquoi nous creusons le trou que vous voyez? dit celui qui nous avait fait revenir.

—Nous n'y tenons pas autant que vous croyez, répondis-je mais si voulez nous le dire, nous sommes prêts à vous écouter.

—Hier mon compagnon a trouvé à l'endroit même où nous creusons un piquet de bois enfoncé dans la terre, qui a été pour lui toute une révélation.

Et, tirant de dessous les racines d'un sapin un vieux morceau de bois noir tout gercé, d'environ quatre pieds de long et de trois pouces de large, il ajouta:

—Vous voyez ce piquet sur lequel se trouvent gravées les lettres O et A.....

—Sans doute que je les vois, interrompit Philippe, en me faisant un clin d'œil.

—Et vous devinez.....

—Pas le moins du monde, fis-je ahuri.

—Tenez! je vais vous faire comprendre.

Il y a environ vingt ans, un vieil usurier de la paroisse, qui passait pour être riche comme Crésus, est mort subitement, et l'on n'a pas trouvé chez lui ni ailleurs assez d'argent pour payer ses funérailles.

On s'est cotisé pour le faire enterrer.

Longtemps après sa mort, les gens de la paroisse firent partout des recherches pour retrouver son argent qu'il avait dû cacher quelque part, mais jusqu'ici l'argent était resté introuvable.

Selon nous, le piquet que je viens de vous montrer, a été placé ici par l'avare, pour faire retrouver,—en cas de mort subite,—les trésors

enfouis; et les lettres O et A signifiant Or et Argent.

Que pensez-vous de ceci?

Et, sans attendre une réponse:

—Nous ignorons jusqu'à quelle profondeur il va nous falloir creuser.

Peut-être sommes-nous trop à droite ou à gauche.

Comme nous pourrions prendre une couple de jours pour mettre la main sur le magot, et que nous ne voulons pas que quelqu'un vienne nous couper l'herbe sous le pied, nous vous prions de ne pas dire aux gens du village ce que nous faisons ici, et, en retour, nous vous promettons de vous donner une large part dans la trouvaille.

—Comptez sur nous, dit Philippe en mettant la main sur son cœur.

—Comptez sur nous, répétais-je, en me tordant pour m'empêcher de rire.

Les deux hommes nous serrèrent la main, faillirent nous embrasser et jurèrent de nous récompenser généreusement.

Et nous les quittâmes, en leur faisant des souhaits, souhaits qu'ils crurent d'autant plus sincères que nous nous trouvions intéressés dans le résultat de leurs fouilles.

Si nous étions restés une minute de plus avec eux, je leur éclatais au nez.

Quand nous fûmes à quelque distance des chercheurs, je dis à Philippe:

—Nous devrions leur jouer un tour.

—Je le veux bien, mais qu'allons-nous leur faire?

—Ne t'inquiète pas: j'ai déjà mon plan tout tracé.

Le long de la route mon ami essaya plusieurs fois à savoir le tour que nous allions leur jouer, mais je ne voulus pas lui répondre, pour avoir le plaisir de le taquiner un brin.

A la maison je fis part à mon camarade de mon projet qu'il approuva par des battements de mains.

Nous passâmes la soirée à parler du plaisir qui nous attendait et à faire certains préparatifs.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous étions cachés derrière des branchages, à quelques verges de l'excavation dont je vous ai parlé, attendant les deux chercheurs.

Nous étions là depuis une heure, et personne ne se montrait.

Nous commençons à croire que nos nouveaux amis s'étaient découragés et qu'ils avaient abandonné la partie.

Comme nous allions sortir de notre cachette, nous entendîmes à une faible distance des pas qui semblaient venir dans notre direction.

Un quart d'heure après, les deux hommes de la veille, promenant autour d'eux un œil scrutateur, se remettaient à l'ouvrage.

Le piocheur n'avait pas enfoncé dix fois son outil dans la terre, qu'il jeta un grand cri.

En un clin d'œil il fut hors de l'excavation, tenant dans ses mains un long sac de cuir qui paraissait très lourd.

Je n'ai pas besoin de vous dire que son compagnon l'avait suivi de près.

—Nous sommes riches! nous sommes riches! criaient-ils à tue-tête et sur tous les tons.

—Quand je te disais que l'argent du bonhomme était ici.

—Tu n'as pas besoin de me narguer, tu sais bien que j'étais d'accord avec toi, reprenait l'autre.

Philippe et moi nous étouffions.

Pendant ce colloque, ils avaient déposé le sac à terre, et, comme s'ils eussent voulu se ménager une nouvelle surprise, ils se contentaient de le contempler, sans l'ouvrir.

Puis ils chantaient, dansaient, battaient des